

ALQUIN SORT DU BOIS

Le discret sculpteur expose une rétrospective de son œuvre au centre d'art de L'Isle-sur-la-Sorgue.

PAR PAULINE DELASSUS



« Goliath »,
1989. Iroko chaulé
(700 x 220 x 175 cm).



Pour ce Franco-Belge d'origine russe, tout semble avoir commencé au-delà du cercle polaire, en Laponie, région couverte de neige et de rennes. En 1979, Nicolas Alquin a 20 ans, il vient d'épouser Mathilde de Torhout. Ils voyagent sous les aurores boréales et imaginent leur vie. Lui taillera le bois à coups de hache, de tronçonneuse, de massette et d'agate. Elle en photographiera les « dérivés », des sculptures majestueuses et primitives, élevées en totems ou posées là comme un bouddha, tail-

lées, creusées, ciselées, coulées dans le bronze ou la cire d'abeille. « Je serai sculpteur et n'aimerai que toi », écrit-il alors. Nicolas a tenu promesse. Trente ans plus tard, il publie « Bois et dérivés », un livre retraçant sa carrière, mis en page par Mathilde, commenté par leur ami romancier Gilbert Lascault et incarné dans une exposition de 49 œuvres au musée Campredon de L'Isle-sur-la-Sorgue.

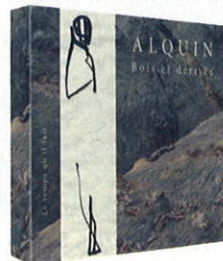
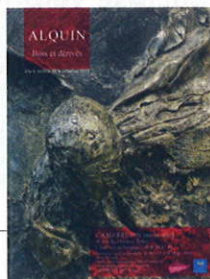
Fils du peintre Pierre Alechinsky, Alquin, né à Bruxelles, vit désormais à Paris et travaille à Bagnaux. Son art le mène loin, dans la forêt subtropicale du pays guéré, en Côte d'Ivoire; chez les Apaches d'Arizona; à Vérone, dans la fonderie de Fausto Bonvicini, ancien assistant de Giacometti. Artiste indépendant et peu connu, étranger à l'opulente frénésie du milieu de l'art contemporain, il vend ses pièces à des collectionneurs privés, répond à diverses commandes, et expose, depuis 1981, de l'Europe à l'Afrique, jusqu'aux Etats-Unis.

Devant les sculptures d'Alquin, la parole se tarit. Le bois prend le dessus. Entaillé par l'homme, il est sublimé, sa lourdeur

devient gracieuse, sa rudesse encourage la sensualité. Dans l'ouvrage, à côté des photos, les textes de l'artiste, poétiques et drôles, expliquent son parcours, comme ces premiers mots : « Au début, j'étais tout rayé, vif et joyeux comme un marcassin. Je flairais tout partout, me laissant guider par mon nez vers l'odeur de la forêt. » Plus loin : « Du groin, je fouillasse dans la cire d'abeille et, tout collé, tout heureux, je m'endors dans ma bauge. Mon œuvre, c'est ça : des cachettes dans la terre qui ont mon odeur et ma forme. » Parmi tout ça, il y a un couple enlacé, des bonshommes inclinés, de fières silhouettes haut perchées, quelques personnages sacrés... Mais un profil revient constamment, celui d'une femme aux longs cheveux, parfois relevés en chignon sur un cou gracile, le visage penché, le menton relevé. Sa muse Mathilde bien sûr. ■

Alquin, « Bois et dérivés », Campredon centre d'art de L'Isle-sur-la-Sorgue, jusqu'au 6 septembre.

« Bois et dérivés », éd. Le temps qu'il fait, 144 pages, 30 euros.



En haut :
« Avec la colline »,
2011.
Bronze
(140 x 240
x 130 cm).
Ci-contre :
« Avec l'arbre »,
2011.
Noyer
d'Amérique
(317 x 152
x 85 cm).